

## L'« effet miroir » d'une ethnographie avec des travailleuses du sexe : essai d'anthropologie réflexive.

Gaëlle Lacaze  
MCF en ethnologie  
UMR7132, Université de Strasbourg  
gaelle.lacaze@misha.fr

Cet article examine comment les notions de « rôle » et de « faire comme si », au cœur du contrôle qu'exercent les prostituées sur leur corps, offrent une clef d'analyse d'une étude de terrain effectuée dans une maison de tolérance devenue le « théâtre » de « mises en scène » de soi. Durant l'été 2010, j'ai passé une vingtaine de jours avec des femmes mongoles qui se prostituent dans une ville chinoise, à la frontière méridionale de la Mongolie, en République Autonome de Mongolie-Intérieure (RAMI). Cette étude s'inscrit dans plusieurs axes de mes recherches : d'une part, les techniques du corps et la culture sexuelle mongoles et, d'autre part, les mobilités et le commerce « à la valise » entre la Mongolie, la Chine et la Russie. Elle pose la question du « rôle » que l'ethnologue construit et questionne encore les méthodes ethnographiques.

Depuis 2000, la zone de libre-échange sino-mongole de 二连 Erlian - Zamyn üüd (ZÜ), sur la ligne du trans-mongolien (Moscou-Pékin), connaît une expansion vertigineuse. En 2007, j'ai étudié les « pratiques de l'espace » (de Certeau, 1980 : 166) transfrontalier sino-mongol et les techniques de mouvement des différents acteurs qui le transforment en lieu interstitiel<sup>1</sup>. En Chine, la ville d'Erlian ou Erèèn, signifiant « Bariolé » en mongol, se développe en tant qu'immense marché tandis que, de l'autre côté de la frontière, en Mongolie, celle de ZÜ, la « Porte de la route », apparaît comme une non-ville, un lieu de passage des hommes et des marchandises. Ainsi, la zone de libre-échange transfrontalière d'Erlian - ZÜ<sup>2</sup> est une forme moderne de caravansérail distinguant les places de marché et les lieux de transit/transport (Lacaze, 2010). Erlian accueille pour des séjours plus ou moins longs des hommes souvent argentés et toujours seuls, essentiellement des commerçants et des chauffeurs itinérants, ainsi que des industriels Chinois, Mongols de Mongolie ou de RAMI. La demande en prostituée y est donc importante.

En 2007, un *laoban*<sup>3</sup> de maison de tolérance, Marlon, a accepté de me parler. Je l'ai rencontré tôt dans la matinée quand « tous les autres » dormaient encore, personne. Après notre entretien, j'avais essayé de discuter avec les « filles » de Marlon. L'une d'entre elles m'a rapidement fait comprendre qu'elle ne souhaitait pas devenir un « objet d'étude ». Par la suite, en 2008, lors d'un séjour à Ulaanbaatar, je me suis entretenue avec un représentant de l'UNAIDS qui m'a indiquée que, jusqu'à présent, aucun de leurs enquêteurs n'avait pu entrer en contact avec des prostituées ou des « patrons » d'Erèèn. En 2010, j'ai effectué une nouvelle mission dans une maison de tolérance d'Erèèn<sup>4</sup>. Cette dernière constitue le cœur de mon article. En présentant le contexte et la préparation de cette mission, j'examinerai *a posteriori* les réflexions développées, *a priori*, concernant les outils qui me permettraient d'accéder à ces femmes qui ne se laissent pas facilement approcher. J'examinerai ensuite le

---

<sup>1</sup> Dans le cadre de recherches concernant les frontières chinoises au sein du groupe « Frontières », dirigé par E. Allès (CNRS) entre 2000 et 2011, accueilli par le CRCMC (Paris, EHESS).

<sup>2</sup> Dans ce texte, j'emploierai indifféremment les termes chinois, leur prononciation mongole et leur traduction.

<sup>3</sup> Le terme « patron » *laoban* 老板, ou *lobo* dans sa prononciation mongole, désigne le gérant d'une maison de tolérance.

<sup>4</sup> Dans le cadre du réseau *North Asian Border* (MIASU, Cambridge), avec le soutien du GDRI *Nomadisme, sociétés et environnement en Asie centrale et septentrionale*, de mon unité de recherche le LCSE (UMR7236) et du département d'ethnologie de l'université de Strasbourg.

déroulement de l'enquête, les premières interrelations et leurs variations dans le temps. Caractérisé par une série de « malentendus productifs », ce terrain dans une maison de tolérance construit un « récit » dont l'analyse réflexive révèle des dynamiques plus largement impliquées en ethnologie.

## I. Le contexte de l'étude

Il nous faut en préalable examiner quelques éléments du contexte dans lequel s'inscrit cette réflexion. En Mongolie, deux processus d'émancipation féminine se superposent : l'autonomie en matière de reproduction s'enrichit d'une autonomie migratoire, mettant en danger un idéal nationaliste androcentré. La « fuite des femmes » – comme la nomme certains nationalistes Mongols – apparaît comme une tactique ou une stratégie permettant aux Mongoles de reprendre le contrôle des « échanges économique-sexuels » (Tabet, 2005) dans lesquels elles sont impliquées. Ainsi, les Mongols mariés à un étranger sont pour 95 % des femmes (SOS, 2008 : 48). Leur nombre est en constante augmentation. Les Occidentaux sont plus prisés que les Asiatiques<sup>5</sup>.

Cette situation contemporaine découle de plusieurs éléments issus, à la fois, de la culture pastorale nomade, du bouddhisme, de l'idéologie socialiste et de l'hyper globalisation actuelle du pays. Le contrôle institutionnel des femmes qui passe par la maîtrise de leur comportement reproductif et sexuel apparaît moins rigide dans la culture mongole que dans d'autres sociétés asiatiques ou occidentales. Dans l'imaginaire mongol, l'institution du mariage n'est pas totalement subordonnée aux objectifs de la filiation. La séparation des finalités, d'un côté, du mariage et de la sexualité et, de l'autre, de la filiation et de l'engendrement assure la fluidité des relations sexuelles ainsi que la circulation des enfants. Ainsi, par la maîtrise que les Mongoles ont sur une part de leur sexualité et de leur fécondité, elles peuvent agir sur les mariages conclus à leur intention. Ces moyens de subjectivation leur procurent un contre-pouvoir face aux échanges économique-sexuels dont elles font l'objet, face à la réification de leur corps et de leur capacité d'engendrement.

Les réseaux qui organisent la prostitution à Erèèn impliquent des agents institutionnels formant parfois des filières sous l'autorité d'un *ataman*, un chef de « clique », généralement un fonctionnaire ou un administrateur corrompu. Certains de ces réseaux sont liés à ceux qui convoient des femmes ailleurs en Chine – Macao surtout – et à l'international. Les travailleuses du sexe mongoles viennent à Erèèn escortées par une « convoyeuse ». Elles doivent rembourser les frais de cet intermédiaire en travaillant gratuitement durant environ dix jours. Par la suite, beaucoup restent et continuent à travailler. La plupart se prostituent pour répondre à une série de difficultés économique, familiale, individuelle, etc.

Dans les maisons de tolérance d'Erèèn, les travailleuses du sexe mongoles acquièrent une autonomie économique et migratoire, reprennent le contrôle de leur corps et de leur sexualité, et obtiennent le statut de soutien de famille exilé, susceptible de créer envie et empathie. Elles doivent construire une double vie, afin de maintenir secrète leur activité honteuse, et adopter un rôle dans leurs relations aux clients. Comme pour beaucoup d'autres femmes, pour les Mongoles, l'autonomie en matière de reproduction et l'autonomie migratoire sont suspectes (Pheterson, 1996 : 101).

Début juillet 2010, lors du Workshop du réseau *North Asian Borders* (Cambridge, RU), dans lequel s'inscrit cette recherche, un collègue mongol a confirmé l'existence objective de violences dans le milieu prostitutionnel d'Erèèn. Nous avons alors discuté des dangers du dévoilement de l'objet de mon étude, voire de mon statut d'ethnologue. Il faudrait se méfier des acteurs institutionnels (polices et douanes). Il n'était en outre pas question d'enquêter

---

<sup>5</sup> Entre 2000 et 2005, près de 1850 mariages de citoyens mongols avec des étrangers ont été enregistrés soit une multiplication par cinq par rapport à 1995-2000. Plus de la moitié de ces mariages concernait des Coréens (Solongo, 2007 : 8).

auprès des clients durant cette première étape. La nécessité d'agir partiellement « sous couvert » n'indiquait pas les techniques à utiliser sur le terrain et introduisait la peur dans mon esprit. Des questions éthiques et déontologiques émergeaient de cette posture de silence. Elles impliquaient un « travail sur soi » et une série de négociations avec les autres. Or, ces deux activités sont au cœur du travail des prostituées. L'« effet miroir » entre le travail de terrain et celui du sexe interroge plus largement la résonance cognitive et émotionnelle impliquée dans l'investigation ethnographique de terrains « en marge » et auprès de personnes stigmatisées.

## II. L'effet miroir

En 2010, je souhaitais étudier les usages que les Mongoles font de leur sexualité et de leurs corps dans le milieu prostitutionnel d'Erèen. Je voulais développer une approche praxéologique en restant au plus près de leurs vécus, de leurs émotions et sensations. J'avais pour intention d'étudier les « modes mineurs<sup>6</sup> » d'existence dans une maison de tolérance en privilégiant le « coefficient de reposité selon des situations successives » (Piette, 2010 : 79). La réflexion partagée avec les collègues du NAB a permis de déterminer le choix du lieu d'étude. Rapidement, il est devenu clair que le seul lieu possible d'observation était une maison de tolérance. Il fallait donc que je retrouve Marlon, le *laoban* avec qui j'avais discuté en 2007 ! Il fallait aussi que je trouve un moyen pour passer des moments hors de ce lieu presque totalitaire.

Les Mongoles viennent à Erèen pour gagner de l'argent et n'ont donc pas de temps à perdre<sup>7</sup>. Utiliser leur temps signifiait donc payer leurs services. Mais acheter du temps libre pour obtenir de l'information ne revient-il pas à payer l'information ? En outre, il n'y a pas de prostitution masculine à Erèen, et il existe un tabou fort de l'homosexualité chez les Mongols. Pour sortir les travailleuses du sexe de leur maison, il me fallait un collaborateur masculin. Fallait-il le choisir en France ou sur le terrain ? Devait-il être ethnologue ou pouvais-je faire confiance à quelqu'un d'autre ? En l'occurrence, mon compagnon devait se trouver à Pékin, à 1200km d'Erèen durant l'été 2010. J'ai essayé de l'impliquer, sa maîtrise du chinois pouvant m'apporter des informations intéressantes. Mais, il n'a pas consenti à m'accompagner, ni à « jouer le client ». Il a tout juste accepté de venir me rejoindre en cas de danger... Un collègue travaillant sur les migrations et le tourisme a accepté ce rôle. Nous avons convenu qu'il arriverait dix jours après moi et que nous ferions environ dix jours de terrain ensemble. D'autres questions se posaient alors : jusqu'à quel point s'impliquer ? Autrement dit, jusqu'où étions-nous prêts à aller ? Et nos compagne/compagnon qu'étaient-ils prêts à accepter ? Ces questions se posent avec plus ou moins de pertinence selon les terrains et leur durée.

La suite de la préparation du terrain s'est cristallisée sur les moyens de se rendre « apte » à investiguer une maison de tolérance. Comment construire des interactions avec les travailleuses du sexe mongoles et leurs *laoban*, sans être visible de la police, des douanes, des Atamans et des clients ? La prostitution est une « activité du paraître » qui nécessite de construire un personnage. Dans le pouvoir de séduction qui s'y exerce, tout est histoire de modèle. Il me fallait donc trouver le personnage qui me permettrait de *passer inaperçu*, c'est-à-dire le personnage le plus attendu de moi. Quels sont les modèles mongols et chinois de la femme occidentale et de la femme française ? J'ai décidé d'emporter un « costume de Sophie Marceau », des robes et du maquillage, etc. Au lieu de faire la tournée des cabinets médicaux

---

<sup>6</sup> Le mode mineur désigne, entre autres, « un style cognitif marqué par la capacité de relâchement, c'est encore un mode de régulation caractéristique de certains espaces publics » (Piette, 2010 : 56). « La réflexion sur le mode mineur porte sur les détails sans importance et les choses périphériques » (*ibid.* : 266).

<sup>7</sup> Une fois payés leurs frais de vie, elles touchent entre 65 % et 70 % des bénéfices de leur travail, ce qui n'est pas si rare. Selon Pan (2006 : 42), les bénéfices des intermédiaires des travailleuses du sexe varient de 15 % à 50 % en Chine. En Europe de l'Est, ils correspondent à la moitié des gains des « filles » (Darley, 2009 : 102).

pour certains hôpitaux et amis médecins, j'ai emporté un stock de préservatifs et de parfums... Cette préparation différait-elle des « autres fois », quand j'emportais un « costume d'ethnologue » en Mongolie et des équipements de terrain ? À l'instar d'autres préparations, celle-ci a consisté à faire émerger l'ethnologue qui est en moi, afin de construire la posture adaptée à l'investigation du milieu prostitutionnel, de la même manière que les travailleuses du sexe vont chercher la « pute » qui est en elles... *A priori*, j'avais conscience du jeu mis en place dans cette préparation. J'ai réalisé, *a posteriori*, à quel point la notion de rôle en constituait une clef d'analyse.

### III. Le rôle

J'arrivais sur le terrain, à Erèen, avec des orientations méthodologiques, des idées et des moyens techniques pour les mettre en pratique. En 2007, trois quartiers différents accueillait séparément les prostituées chinoises, mongoles de Mongolie et de RAMI. Il n'y avait pas de « quartier rouge » proprement dit, mais quelques « maisons de tolérance » *geting*<sup>8</sup> éparpillées sur des avenues ou dans de vieux quartiers. Les *geting* sont des boutiques ouvertes sur la rue par une baie vitrée. Elles donnent visuellement accès aux « filles » afin que les clients passant en voiture commencent à faire leur choix. En 2007, il y avait environ dix *geting* par quartier avec quatre à cinq filles dans chacune (Anonyme, 2007 : 6). En 2007, la « Porte du Xinjiang » regroupait des femmes Mongoles, jeunes, belles et chères. Les *laoban*<sup>9</sup> de la Porte du Xinjiang étaient tous des Mongols du groupe Horčïn. Les profits de la prostitution permettent à ces Mongols de RAMI de retourner à leur avantage les discriminations sociales dont ils font l'objet en Chine<sup>10</sup>. La prostitution permet donc à des hommes et des femmes « de s'enrichir rapidement et de quitter une condition perçue comme insatisfaisante » (Mathieu, 2007 : 116).

Début 2008, le quartier de la Porte du Xinjiang a déménagé dans l'impasse appelée *Žinčo* (суг. жинчо), déformation mongole de l'expression chinoise « Palais d'or » 金城 *Jincheng*, entièrement dédiée à la prostitution. Ce regroupement a permis un gain de temps et a rapidement augmenté le chiffre d'affaires des *laoban* horčïn. Située au nord de la ville, près du poste de police municipal, l'impasse du « Palais d'or » est signalée par un porche surplombé d'une arcade et donnant sur l'avenue principale qui descend de la frontière. Jeunes et jolies, les Mongoles du Palais d'or comptent parmi les travailleuses du sexe les plus chères de la ville. Leur position entre Européennes et Asiatiques les place dans un intermédiaire prisé de tous. Leurs techniques sexuelles expliquent également l'attrait qu'elles possèdent pour les clients VIP, les riches industriels et commerçants chinois venus à Erlian pour affaires.

Dans le « Palais d'or », travaille la majeure partie des travailleuses du sexe mongoles « haut de gamme » de la ville, soit environ 450 femmes réparties dans une soixantaine de *geting*. Quelques 150 Mongoles exercent ailleurs dans la ville. Dans *Žinčo* s'alignent des *geting* de différentes tailles. Chacune porte un numéro. Au premier étage, des chambres offrent, à la fois, un lieu de vie et de travail, un espace privé et public, individuel et collectif, un lieu de repos et de passes.

Pendant quelques jours, des chauffeurs de jeep ont accepté d'aider mes recherches. Ils m'ont conduite dans l'impasse. Systématiquement, il fallait se cacher, se baisser, fermer la vitre, etc.

<sup>8</sup> Le terme *geting* (суг. : гэтинг) n'est mentionné dans aucun des bons dictionnaires de mongol. Ce serait la prononciation mongole du chinois « lanterne rouge » 紅燈 *hong deng* qui caractérise, au sens propre et figuré, les maisons de tolérance.

<sup>9</sup> Le terme « patron » *laoban* 老板, ou *lobo* dans sa prononciation mongole, désigne le gérant d'une maison de tolérance.

<sup>10</sup> Selon la page consacrée à la RAMI du site du gouvernement chinois, environ 57000 Mongols seraient scolarisés, pour un nombre total d'enfants scolarisés d'environ 253000 en RAMI et une population mongole de quatre millions dans le pays (URL : <<http://www.nmg.gov.cn>> ; consulté le 22/08/11). Le chômage ne serait que de 4 %, mais ce chiffre est très sous-estimé (Shiyew, URL : <<http://www.shiyew.com>> ; 22/08/11).

Certains chauffeurs ont servi d'« intermédiaire » pour me permettre d'entrer en contact avec des « filles ». Une seule a accepté de me rencontrer. L'ayant invitée pour la nuit, j'ai mené un entretien formel avec elle, lui dévoilant ma « vraie » identité. Nous nous sommes promenées dans la ville une partie de la nuit et elle a dormi dans ma chambre.

Le lendemain, en pleine journée, je me suis décidée à entrer dans l'impasse. J'ai assez rapidement retrouvé Marlon. Plusieurs interactions ont conduit à m'affubler d'un personnage, celui de convoyeuse d'origine bouriate faisant une étude de marché afin d'emmener des travailleuses du sexe européennes dans Žinčo. Ce « rôle » est, effectivement, le seul qui explique et justifie ma présence dans l'impasse. La convoyeuse n'est ni dans, ni hors de la prostitution ; elle travaille loin de chez elle et parle plusieurs langues, etc. Quant à l'origine bouriate, une personne de type caucasien parlant couramment le mongol ne peut être que d'origine bouriate, peuple mongol de Russie. Une fois ce statut de convoyeuse bouriate attribué, les « filles » ont mis en exergue tous les éléments qui le confirmaient tandis qu'elles détournaient ou réinterprétaient ceux qui auraient pu l'infirmier. En outre, les différentes tentatives de « confession » entreprises ont donné lieu à des stratégies d'évitement. Pourtant, je reste persuadée que personne ne croyait vraiment à cette « histoire » qui, cependant, arrangeait tout le monde...

Je suis allée tous les après-midi dans la maison de tolérance de Marlon. Au début, les « filles » m'ont demandé de leur donner des cours d'anglais. Mes élèves ont rapidement abandonné les cours, mais ont cependant continué à m'inviter à revenir pour « voir comment ça se passe ». Elles m'ont retenue à plusieurs reprises jusqu'à 21h et, deux fois, jusqu'à 23h. Tandis que M. et Mme Marlon le couple de *laoban* insistaient pour que je reste le soir « travailler », les filles m'ont plutôt protégée. Dans les différentes interactions avec les travailleuses du sexe de Žinčo, j'ai entre autres servi d'intermédiaire de normalisation, en incarnant la « simple femme » qui est en elles, tout en ouvrant leur univers vers l'Occident. Dans la maison, elles me prenaient à part et me chuchotaient à l'oreille de « petits secrets ». Elles m'interpellaient sur des questions intimes, divulguaient une grossesse, un désir de partir, des projets d'avenir... Elles me livraient aussi différents éléments de leur biographie. Ces confidences étaient spontanées, je n'ai posé que très peu de questions.

Après l'arrivée de mon collègue, en plus des après-midi que je continuais à passer dans Žinčo, nous avons passé plusieurs soirées dehors, dans les différents lieux de vie nocturne d'Erèen : restaurant, discothèque et terrasse à chachlik. Alors qu'elles dormaient dans ma chambre d'hôtel, les « filles » m'ont régulièrement fait des confidences sur leur situation, leurs ressentis et leurs émotions. Dans cette intimité, à chaque fois que j'ai voulu démystifier les motifs de ma présence, elles me coupaient la parole ou se débrouillaient pour passer à un autre sujet. Aucune ne m'a demandée pourquoi elles avaient le choix de dormir dans ma chambre ou dans celle de mon collègue...

Il est clair que cette situation n'aurait pas pu durer. Ce travail, sorte d'instantané ethnographique, révèle plusieurs dynamiques présentes avec plus ou moins de vigueur selon les terrains et leur durée, dans la construction et la transmission anthropologiques, les thèmes et les méthodes utilisées en ethnologie. Que signifient les « malentendus productifs » produits pendant vingt jours dans le huis-clos d'une maison de tolérance, espace, presque totalitaire, devenu le théâtre de mises en scène, de « faire comme si » ? Je ne compare pas le travail de terrain et celui du sexe, mais plutôt les processus de « dissociation » ou de « clivage » qui se retrouvent chez les spécialistes de ces activités nécessitant, à des niveaux différents, un savoir « faire comme si »... Cette recherche pose la question des jeux ou *je* qui se déroulent en permanence entre ethnologues et *ethnologisés* par la construction réciproque de rôles permettant à chacun d'occuper la place attendue. La situation ethnographiée est une scène de théâtre où chacun joue un ou plusieurs rôles, parfois simultanément, y compris l'ethnologue

qui cherche à se conformer à la représentation que ses interlocuteurs ont de lui pour mieux répondre à leurs attentes et avoir l'illusion – si possible partagée – d'un apprivoisement réciproque. Le processus d'acculturation qu'implique le terrain demande une capacité à *se mettre à la place* de différents « autres » sans pour autant *se confondre avec* eux. Autrement dit, il nécessite de construire un « objet en soi ».

Fruit d'une empathie cognitive, la sensibilité de l'ethnologue forme une première compréhension. Cette sensibilité construit sa *sérendipité*. Elle constitue le préalable, le produit et le moyen de l'empathie cognitive (Tisseron, 2010), dynamique fonctionnelle de l'ethnographie. Notre activité est étroitement liée à notre capacité à comprendre ce que l'autre attend de nous, à y répondre en y trouvant des processus d'objectivation de l'interrelation et de subjectivation d'une posture. Sur le terrain comme dans l'analyse, l'ethnologie est donc une discipline du « faire comme si » ; ce qui diffère d'un manque de sincérité. Endosser un ou plusieurs rôles, jouer à l'« ethnologue », n'entraîne pas une perte d'authenticité. Bien au contraire, comme le reconnaissent certains comédiens, le rôle est souvent le seul espace/moment d'authenticité notamment parce qu'il permet d'incarner des émotions éprouvées mais socialement réprouvées, de ressentir et d'exprimer des sentiments différents, de s'enrichir d'altérité, etc. On ne peut pas jouer ce qu'on ne ressent pas. Le rôle est éprouvé ou incarné. Le comédien le « construit » ou l'« habite », mais s'il n'est ni sincère ni authentique, personne n'adhère à son personnage...

### **Bibliographie**

- ANNONYME, (2007), *Hamtran ažillacgaaâ*, Ulaanbaatar, UNAIDS.
- DE CERTE, M. ([1980] 1991), *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*. Paris, Gallimard.
- DARLEY, M. (2009), « Prostitution in Night clubs in Border Areas of the Czech Republic », *Revue française de sociologie* Volume 50 (2009/5), pp. 95-124.
- LACAZE, G. (2010), “ ‘Run after time’: the roads of suitcase traders”, *Asian ethnicity* vol.11 (n°2), pp.191-208.
- MATHIEU, L. (2007), *La condition prostituée*, Paris, Textuel.
- PAN, S. ([2004] 2006), « Three red light districts in China », in Micollier E. (ed), *Sexual cultures in East Asia : the social construction of sexuality and sexual risk in a time of AIDS*, New York, Routledge&Curzon, pp. 23-53.
- PHETERSON, G. ([1996] 2001), *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- PIETTE, A. (2010), *Propositions Anthropologiques pour refonder la discipline*, Paris, Editions Petra.
- SHIYEW, (2009), URL :<<http://www.shiyew.com/article/Services/2009/1116/2373.html>> ; mise en ligne le 16/11/09 ; consulté le 22/08/11.
- SOLONGO, A. (1998), *The gender issue in the transition (Mongolia)*, UB, MUIS.
- SOS (2008), *Amar mend*, n°30, pp.47-49.
- TABET, P. (2005), *La grande arnaque*, Paris, L'Harmattan.
- TISSERON, S. (2010), *L'empathie au cœur du jeu social : vivre ensemble ou mourir*, Paris, Flammarion.